

EMILY

par Jo Witek et Juliette Mas

UNE CHAMBRE FANTASTIQUE POUR EXPLORER LES FUTURS



Emily, 17 ans, Argenteuil, janvier 2023.

Emily, 17 ans

Sa chambre est dans le quartier d'Orgemont,
à Argenteuil (Val-d'Oise)



Emily et son père, Joël, nous reçoivent dans une charmante maison du quartier pavillonnaire d'Orgemont, juste au pied de la colline au Moulin, « d'où l'on voit toutes les lumières de Paris la nuit », nous précise Emily. On l'appelle aussi le quartier de la Colonie, en référence à l'afflux de Parisiens à la fin du XIX^e siècle, quand la première liaison ferroviaire s'est ouverte avec un accès direct à la campagne. C'était le temps des dimanches en bord de Seine entre canotage et guinguettes dans lesquelles bourgeois et ouvriers s'enivraient du Piccolo, vin local aussi illustre que mauvais. Les toiles de Monet à Argenteuil comme les bâtis en meulière ou plus loin les cités-jardins ouvrières témoignent de ce riche passé industriel et de villégiatures. En rejoignant ce premier rendez-vous, des réminiscences de ma propre adolescence en bord de Seine me plongent dans une soudaine nostalgie, matifiée d'une pointe d'angoisse ; je me suis beaucoup ennuyée en banlieue. Je vais découvrir que pour Emily, c'est différent. Il faut dire qu'elle a des parents qui l'entourent, l'encadrent, la stimulent et la rassurent merveilleusement. « La maison est saine, le quartier tranquille », nous

précise Joël et, à part la voisine qui déteste leurs chats et transforme son jardin en zone barricadée, tout va bien. Tout va mieux en tout cas depuis qu'Emily va au lycée. C'est la première chose qu'elle nous raconte. Les années collège, qui furent pour elle une sale période où elle n'a pas trouvé sa place et s'est sentie rejetée. De parents divorcés, elle était alors en garde alternée et partait à pied prendre son train pour Asnières là où vit sa mère et où elle était scolarisée. Comme pour pas mal d'adolescents rencontrés, elle évoquera la jungle de sa classe, l'enfer au quotidien avant de conclure dans son franc-parler, « le collège, c'était horrible, je me sentais comme une merde ».

Il y a dans sa vie un avant et un après très marqué, nous explique-t-elle. Un choix de se construire une nouvelle vie, en changeant totalement d'environnement. C'est donc ici, à Argenteuil, dans la maison de son père où elle vit désormais toute la semaine que nous la rencontrons. Elle est en terminale au lycée Saint-Joseph, un établissement privé. Ça aussi était son choix, l'impression que ce serait plus sérieux, plus cadré dans le privé, et puis elle y avait une amie ; plus facile pour s'intégrer.



Emily et son père nous reçoivent avec café et chocolats de Noël. Nous sommes début janvier, il flotte, Paris au loin est gris, tellement gris, je l'avais oublié. Cependant, je me sens immédiatement réchauffée par l'énergie d'Emily. Elle est virevoltante, vive, excitée par ce projet. « Un peu stressée, même », nous avoue-t-elle, c'est qu'elle est du genre à gamberger et ne rien laisser au hasard, nous le découvrirons très vite. « C'est incroyable, parce que sur le chemin, je me disais, je peux dire ça, ça, ça et j'étais hyper stressée. Maintenant, je ne sais plus du tout quoi dire. C'est incroyable ! » Elle s'en amuse, déborde de joie ; une atmosphère de respect, de calme, d'ouverture d'esprit se dégage de leur relation père-fille. Joël s'exprime lentement d'une voix grave et posée, elle file à toute allure et tous deux plaisantent, se charrient dans une tendre complicité.

Nous commençons l'entretien par sa ville, Argenteuil, qu'elle adore parce qu'elle lui apporte ce qu'elle aime, beaucoup de culture et suffisamment de nature. « En allant au lycée, j'ai appris à connaître la ville », nous dit-elle. « Je passe tous les jours par le centre, ça me pousse à aller à la librairie (*Le Presse Papier*). Mon lieu préféré, c'est le Musée sauvage, un tiers lieu. C'est hyper chaleureux, il y a plein d'ateliers. Moi je vais à toutes les soirées jeux de société, j'y ai rencontré des gens qui m'ont fait rencontrer des gens... C'est convivial, on se déconnecte. »

Et voilà, c'est parti. En quelques phrases échangées, Emily nous emporte à toute vitesse et avec un féroce appétit vers toutes ces gourmandises culturelles que proposent sa ville et Paris. Elle est curieuse, elle veut apprendre, explorer, comprendre. Elle dit qu'elle aime faire plein de choses, que son agenda est bourré et son père nous confirme qu'il faut presque prendre rendez-vous avec elle pour la voir. Emily croque la vie, les rencontres, elle recherche la sociabilité, multiplie les activités, les apprentissages, les expériences. Trop est son adjectif préféré, elle aime trop le cyberpunk, la littérature fantastique ou le film « *Tron : Legacy* » qui lui mettent des étoiles dans les yeux. « Trop » toujours les voyages avec sa mère au bout du monde, « trop » la déco et sa collection d'armes blanches, se looker comme une pirate ou une héroïne de série, écouter les groupes



de musique celtique, « trop » les vieilles BD de son père, les mangas, les expos, la danse, le théâtre, l'écriture, bref tout ce qu'elle trouve beau. Parfois, elle s'emballe et le rouge lui monte aux joues, à d'autres instants elle s'arrête, réfléchit, prend son temps ou scande notre échange d'un « c'est intéressant, je n'y avais pas pensé ». Fille unique et gâtée, elle sait qu'elle est privilégiée, elle a conscience de faire partie d'une société de consommation qu'elle ne cessera au cours de notre entretien de dénigrer, sans bien savoir comment la contrer. Pour le moment, elle a envie et besoin de profiter de son adolescence sans être plus inquiète qu'elle ne l'est déjà ; les angoisses, elle connaît. « Je trouve qu'aujourd'hui, on est très pressé de tout connaître, tout savoir, tout voir. Je pense qu'il y a des choses qu'il faudrait garder pour plus tard », pense-t-elle. Cette hyperconnectée qui a des tonnes d'applications pour s'organiser et des abonnements Insta pour se documenter sait de quoi elle parle. Derrière sa grande maturité se cache aussi une hypersensibilité qui la balade entre exaltation et tristesse dans de violents à-coups qu'elle console dans l'écriture ou auprès des doudous de l'enfance, toujours là comme autrefois ; un chez maman, un chez papa.

Emily se met la pression toute seule, ce qui inquiète son père. « On se fait parfois du souci pour elle », nous avoue-t-il. « Alors qu'il n'y a pas lieu ! », le rassure-t-elle dans un sourire espiègle. Elle botte en touche et use de son humour décapant pour gommer certains sujets. « C'est la société qui m'a formatée, je dois réviser, du coup je révise. Je dois avoir ma mention, pour avoir ma formation, pour avoir un métier... Je suis dans un bon rythme, ça va, je m'en sors. J'ai été "matrixée" par le système ! » s'exclame-t-elle. Depuis la fin du collège, elle a cette impression d'être rentrée dans les clous, dans ce modèle de réussite imposée, qu'elle nomme la matrice, en référence au film des Wachowski. Fustigeant le panurgisme, tout en ayant conscience de le subir, elle n'aura de cesse de nous signifier combien il est important pour elle de se distinguer de la masse et son look affirmé en atteste.

De sa chambre, elle sort peu, *elle y vit bien* comme le constate Joël dans un flegme anglais. Pour le ménage, c'est une employée qui s'en charge, le rangement c'est elle, elle adore ça et y passe des heures. « Côté cuisine, on forme une bonne équipe », résume son père, « je cuisine, elle mange ! » L'humour comme les conversations ici sont partagés. Emily a de la place pour grandir. Il me tarde d'entrer dans son univers visiblement très affirmé. Nous la suivons au premier étage, dans cet espace intime qu'elle nomme son musée.

« À un moment j'ouvrais ma fenêtre en grand et je me mettais debout sur le balcon, juste pour prendre l'air. »

SON MUSÉE DE L'IMAGINAIRE : UN VRAI DÉCOR DE FANTASY

Lit mezzanine, étagères, meubles de rangement, tout est noir. La couette est rouge. Les murs blancs. Pas de doute, nous sommes bien dans le code couleur d'Emily qui ce jour-là porte son pantalon à carreaux que je qualifie de punk, elle de cyberpunk. Nuance. À chaque génération son lexique, ses références. Je balaye la chambre en un coup d'œil. Sur les étagères, des animaux fantastiques, objets magiques et autres dagues de collection, tout droit sortis des univers de fantasy. Emily se culpabilise d'avoir autant de choses. « J'adore les trucs de décors. On est dans une société matérialiste de consommation... On veut toujours avoir plein de choses, on ne se contente jamais de ce qu'on a. N'empêche je suis très contente d'avoir tout ça. C'est mon univers. » Elle rit. Je vais vite découvrir qu'Emily est très mature, informée, documentée sur le monde, mais que justement pour ces raisons-là, elle se protège et qu'à la réalité, elle préfère la fiction. Je lui demande de me définir cette déco.

« C'est l'*heroic fantasy* mon univers. J'adore ce qui est fantastique, les dragons tout ça, ça me passionne, ça me met des étoiles dans les yeux. Ce que je vois au travers des films, des livres, des séries, c'est ce que vous pouvez voir dans ma chambre. »

On liste ensemble les objets de l'étagère qu'elle classe par code couleur par souci d'esthétisme : des dragons, un stylo en verre – souvenir d'un voyage au Japon avec sa mère –, des figurines de fées achetées par son père, une plume de faisan, un crâne de taureau, une broche porte-chance,

une chouette, une tête de lion, des mini katanas qui font office de coupe-papiers, un vieux pistolet. Entre mondes imaginaires et magie divinatoire, elle reproduit à la façon d'une décoratrice de cinéma ces univers de fiction qui la font rêver. Une bulle fantastique pour appréhender tous les futurs possibles d'un monde qui ne l'est pas, fantastique. Avant d'apprendre à se défendre, Emily s'arme dans la tête, telle une guerrière de l'imaginaire, et collectionne les lames, les couteaux, les dagues, les épées. « Je préfère les armes blanches aux armes à feu. Il y a beaucoup de couteaux et de dagues dans ma chambre. J'ai toujours été passionnée par les couteaux. Il y a une épée au-dessus de mon lit. »

Je n'avais pas vu l'objet. Impressionnant. Une réplique grand format d'une arme issue du jeu *Final Fantasy XIII*, auquel elle n'a jamais joué. « C'est mon père qui me l'a offerte à Noël », me dit-elle, alors que je m'inquiète de savoir si l'épée est aiguisée. Elle me rassure, non, ce ne sont que des objets de décoration, à part le petit couteau de chasse qu'elle utilisait chez les scouts, ici rien ne coupe.

Cette chambre de guerrière attise ma curiosité. Pourquoi autant de lames ?

« En fait, c'est la beauté de l'objet que j'aime. Je trouve ça magnifique », m'explique-t-elle. « C'est comme une œuvre d'art pour moi. C'est aussi la puissance que contient l'épée, je trouve cela impressionnant et j'aime la représentation qu'on en fait dans les films. Les héros ont toujours des armes et ils sont hyperpuissants... Il y a des gens qui aiment les timbres, moi j'aime les couteaux. »

Voilà, c'est dit, c'est tout. Nous poursuivons ce tour des imaginaires contemporains avec un livre issu du jeu d'action et d'aventure *Assassin's Creed Odyssey*. Et de nouveau ce qui lui plaît, c'est le voyage dans l'histoire par le biais de la fiction. « C'est l'un des jeux où j'ai passé le plus de temps. J'aime la mythologie et le jeu m'a replongée dans l'univers de la Grèce antique, des combats entre Athéniens et Spartiates. L'histoire est intéressante, les graphismes sont beaux, le *gameplay* n'est pas trop compliqué, c'est bien, car je ne suis pas une flèche en jeu vidéo. »

— Il paraît que c'est très bien documenté, je lui fais remarquer. Pour une fois que je connais un jeu cité, je crâne un peu.

— Oui, il y a des lieux historiques, j'ai même discuté avec Socrate...

— Ce qui est quand même un honneur ! je lui fais remarquer.

— Oui, c'est sûr ! en convient-elle en souriant.

Dans les chambres d'adolescents d'aujourd'hui, on aborde l'histoire et la littérature par la fiction. Chez Betty, un manga nous avait conduites vers Alexandre Dumas, chez Mathis le jeu de rôle a déclenché



une passion pour les héros de la Grèce antique, ici le jeu pousse Emily à bûcher sa philo. C'est une belle nouvelle. Une autre façon d'apprendre. Un message à faire passer à l'Éducation nationale peut-être, mais je m'égare. Poursuivons l'immersion dans le monde d'Emily. Nous nous arrêtons sur une figurine de *Skylanders*. « Vous savez ce que c'est? » me demande-t-elle. Je me sens larguée. L'impression d'un coup d'avoir le même âge que Socrate. Heureusement, Emily adore partager ses pratiques, sa culture, ses coups de cœur autant qu'elle aime critiquer la force du marketing qui vise la génération Z et dont elle n'est pas dupe. « *Skylanders*, c'est génial. C'est une démarche marketing très développée. Il y a un portail où on doit acheter des figurines pour avancer dans le jeu. Une figurine coûte 10 ou 15 euros. Il faut avoir la figurine pour jouer, voilà. »

Dans la maison, les jeux vidéo sont réunis dans la *geek room*, un espace réservé à ses nombreuses consoles dans la cave aménagée avec écran et canapé. Elle a une vieille DS, une PS 4, une Wii, une Wii U, elle aime les jeux de gestion, de stratégie, de découverte et préfère jouer en solo ou avec ses copains qu'en multijoueurs en ligne. Toutefois, cette année, aux jeux vidéo, elle préfère sortir !

« La fiction me fait voyager, ça permet d'élargir ses horizons, de sortir de la réalité, de voir toutes les possibilités qui s'offrent à nous. Je fais vivre ma chambre avec la fiction, vu que j'y passe beaucoup de temps. »

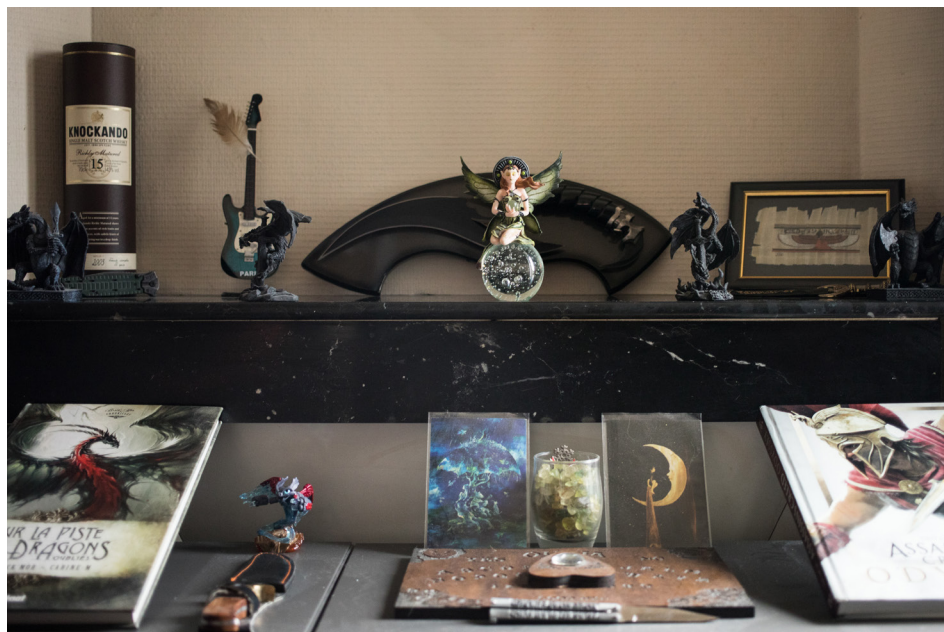
Et la voilà qui nous emmène vers le tableau accroché en face de son lit, c'est une image du film qu'elle préfère et qui marque l'univers qui la fascine en ce moment, la culture cyberpunk. « Je l'aime trop ce film! » s'exclame-t-elle. « C'est *Tron: Legacy* [SF de Joseph Kosinski, 2010, ndla]. Un truc de fou, j'adore. C'est la suite de *Tron* des années quatre-vingt. Le cyberpunk c'est un univers que j'aime énormément. Vous connaissez ou pas? »



Délicatesse de sa part de vérifier qu’avec Juliette nous ne sommes pas larguées. Je pense à *Matrix*, *Blade Runner*, mais des révisions ne font pas de mal et notre professeure s’avère passionnante. Alors, elle se lance : « Le cyberpunk s’inscrit dans la dystopie. C’est comment appréhender un futur de l’humanité d’aujourd’hui qui va dans des dérives pessimistes, cela relève de sujets comme le transhumanisme, le cyborg, l’être humain modifié par la technologie et qui vire au cauchemar. Il y a aussi *Ghost in the Shell* [manga et animé futuriste de Masamune Shirow), *Blade Runner* [SF de Ridley Scott, 1982]. J’aime beaucoup la représentation de ce futur. En dehors de l’univers cinématographique, il y a la littérature. J’ai lu *1984* de Georges Orwell, qui était trop bien et *Ravage* de Barjavel. »

Elle aime ces univers noirs qui ouvrent de nouvelles possibilités grâce à la technologie. Ça l’inspire comme les motos de *Tron: Legacy*, qui la font rêver. « Ce moyen de transport signifie la liberté pour moi », nous dit-elle. « Tu files entre les voitures, tu peux aller partout, vite et loin. »

Emily explore mentalement les sensations de la vitesse, ça lui suffit, aucune envie de passer son permis moto pour l'instant, les transports en commun lui conviennent parfaitement. C'est juste qu'elle garde son âme d'enfant, elle s'y accroche même et avec les dragons, les motos du futur, les guerriers d'autrefois ou les cyborgs, elle est toujours cette gamine qui devant les Pokémon rêvait de partir affronter le monde avec un couteau et un sac à dos. Elle me rappelle *Emilie Jolie*, la comédie musicale de P.Chatel, qui concluait ainsi : « Faites que le rêve dévore votre vie, afin que la vie ne dévore votre rêve ».



En ces temps de guerre en Ukraine, de virus mondial, d'anxiété économique et écologique, Emily, en s'accrochant à la magie fictionnelle, parvient à voler au-dessus de cette terne réalité. À *Germinal*, elle préfère *Héros de l'Olympe* de Rick Riordan, *Epsilon* d'Élodie Tirel ou la trilogie *Generations* de Scott Sigler. Son goût pour la littérature classique s'arrête au xx^e et demeure dystopique comme *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury.



« Ce ne sont pas les sujets qui me posent problème, mais je n’irai pas vers ce type de livre qui dépeint juste la réalité. On est inondés d’infos, la lecture me permet d’aller ailleurs, dans quelque chose qui a d’autres couleurs, d’autres visions. Même la dystopie assez négative, au moins c’est pas la vie de tous les jours ! »

L’exploration du réel, elle la garde pour plus tard, parce qu’elle est bien chez elle et n’a pas envie d’aller ailleurs. En attendant de prendre son envol, elle s’amuse, croque la vie et se déguise même un peu. Une belle leçon de fantaisie écrit cette fois en français dans le texte.

ENTRE TENUE PUNK FUTURISTE ET SWEAT CROQUE-MOU, POURQUOI CHOISIR?

- Regardez ce pull, il est trop mignon, c'est Croque-Mou, dans *Dragons*, un film d'animation que j'aime trop !
- C'est pas un truc pour les enfants ? demande Juliette.
- Il n'y a rien de réservé aux enfants ! affirme Emily.

Devant ses placards de fringues, je l'admire pour sa liberté et le sérieux qu'elle accorde à la légèreté. Pour elle, l'habit est un costume d'héroïne, qu'elle change suivant ses envies, ses influences et ses humeurs. « J'ai construit mon style au fur et à mesure, nous raconte-t-elle. J'y accorde vraiment une grande importance. J'aime être bien habillée. Je m'habille pour moi et pour les autres. Quand on me dit que je suis stylée, c'est gratifiant. Ce style m'est venu naturellement. J'ai une manière d'accorder les couleurs bien à moi. Dans ma garde-robe il y a 4 couleurs, du blanc, du noir, du rouge et du vert. Souvent je m'habille en noir avec une seule pièce de couleur. J'aime les bijoux, les vêtements à carreaux, les vêtements camouflage, les pantalons militaires. » Elle précise : « Sans aucun engagement, c'est juste pour le style. »

Emily nous ouvre son placard, s'excuse que ce ne soit pas bien rangé et s'y plonge avec une joie frétilante. Depuis quelque temps, elle préfère les pantalons cargo aux slims qui la serrent trop. Quant au blanc, trop salissant, elle évite. Elle a une foule de tee-shirts, qu'elle adore, particulièrement les noirs avec des dessins colorés ou des têtes de mort. Elle craque aussi pour les jupes en tartan, les chemises hawaïennes, les vestes en similicuir et son sweat des *The Sidh*, groupe électro celtique dont elle est fan et qu'elle nous fait découvrir plus tard en s'exclamant : « La cornemuse avec la musique électro, c'est extraordinaire ! »

« Je ne peux pas vraiment définir mon style, je suis punk, gothique, je suis un peu tout, c'est assez alternatif. J'aime bien me dire que je m'habille comme un personnage de fiction. J'aime le fait d'être différente. Être originale. »

Elle essaie d'acheter d'occasion ou se faire offrir des vêtements. Côté chaussures, elle a des plateformes rouges qu'elle ne porte pas, des boots à clous, de vieux rangers qu'elle n'arrive pas à jeter. Le style est important, mais pour aller en cours, elle privilégie le confort. Elle s'habille librement sans peur du jugement, avoue toutefois avoir déjà été dérangée par certains regards masculins sur son corps.

« Des fois quand on va à la gare d'Argenteuil, il y a des mecs qui te regardent mal, ils te regardent comme si tu étais de la nourriture. C'est hyper désagréable ! Qu'ils me jugent, je m'en fiche, mais qu'ils me regardent comme de la nourriture, non merci, quoi ! »

En général, elle porte peu de jupes, il faut dire que dans son établissement privé toutes les tenues au-dessus du genou sont proscrites. « Tout ce qui est au-dessus du genou, ce qui est à trou, tout ce qui est moulant, jogging, legging, c'est interdit. Les débardeurs à bretelles fines aussi. On n'a pas le droit de montrer son ventre non plus. »

— Et pour les garçons, quels interdits ? je lui demande.

— Ils en ont moins, en convient-elle, à part les joggings.

Elle réussit toutefois à imposer son look au lycée, seuls ses cheveux rouges ont posé problème à la direction qui en fin de seconde lui a



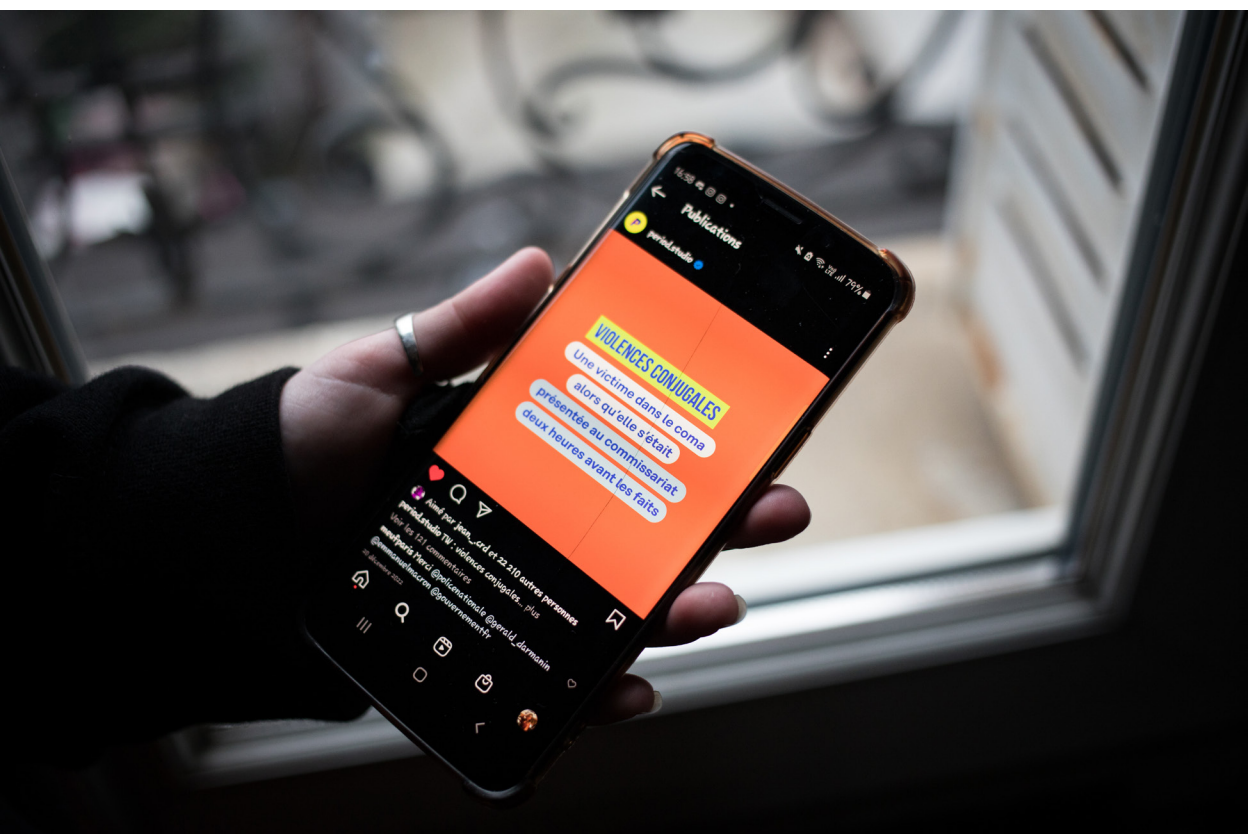
gentiment demandé d'y remédier. « Alors, j'ai tout coupé, c'était horrible, en rit-elle encore, c'était trop court ! » Maintenant, elle les laisse repousser, conservant les côtés rasés et quelques pointes rouges, « parce que quand même, sinon c'est trop triste ! » Je l'interroge sur le retour de l'uniforme qui a le vent en poupe du côté de la femme du président Macron.

« Je vois pas l'intérêt d'un retour à l'uniforme à l'école ! » affirme-t-elle. « Ce sont des dépenses en plus, ça empêche d'exprimer qui on est. Si on a un style particulier, on ne peut plus le montrer... C'est une atteinte à la liberté d'expression des jeunes ! En plus, si les filles portent des jupes et les garçons les pantalons, on revient aux trucs genrés ! »

Voilà qui est bien dit.

COUPS DE DAGUES D'UNE PIRATE EN COLÈRE

L'hiver, Emily porte peu de jupes, sauf quand elle s'habille en pirate lors des occasions spéciales. Pour illustrer son propos, elle sort son téléphone et nous montre sa photo de profil sur Instagram et WhatsApp. C'est elle en pirate version cyberpunk, une tenue du Nouvel An qu'elle choisira pour la séance de photos avec Juliette. Je l'interroge sur cette image de la pirate avec dague. Qu'est-ce que cela représente pour elle? « *C'est trop stylé!* » s'exclame-t-elle, s'excusant aussitôt de son côté groupie pour l'univers de *Pirate des Caraïbes*. Elle cherche ses mots, « *c'est un certain charme, c'est fascinant, les pirates sont séparés de la société* ». Je l'aide un peu, serait-ce le côté anarchiste, voyou, libre-penseur que cette figure lui inspire? Ses grands yeux noirs s'éclairent d'un coup, « voilà, c'est ça! » conclue-t-elle. Je l'invite à exprimer ses engagements et ses idées. Quels coups de dagues Emily donnerait à la société pour la changer? Face à cette question, elle se sent dépitée, consciente que même



avec un sabre elle ne pourrait pas faire grand-chose contre les inégalités sociales. « Il y a tellement de combats », soupire-t-elle. « J'ai envie... quand j'entends parler de féminisme, moi ça me donne envie d'agir, quand j'entends parler d'écologie, ça me donne envie d'agir, quand j'entends parler d'homophobie, je veux agir contre, je me dis... tout le monde est pareil, humain et par rapport à la planète, les gars, c'est notre futur donc faudrait peut-être faire quelque chose ! »

De son côté, elle fait attention, achète un maximum en seconde main, ne jette rien par terre, gonfle ses amis pour boycotter le Nutella et l'huile de palme, mais elle a conscience d'être comme les autres, une consommatrice à moitié engagée. « Je n'arrive pas à prendre des décisions radicales », nous avoue-t-elle, démunie, et on sent que cela la perturbe que les adultes n'y parviennent pas non plus. « Dans l'écologie, j'ai beaucoup entendu parler de Greta Thunberg, mais beaucoup se moquent d'elle. Ils la trouvent trop extrémiste, mais si elle n'avait pas fait tout ça, qui l'aurait fait? De toute façon aujourd'hui on n'avance pas, toutes les COP c'est du *greenwashing*, ils essaient de trouver des solutions, mais personne ne veut sacrifier son capital économique pour aider les pays pauvres. » Je lui demande si elle garde espoir. Elle me répond non. Terrible constat d'une génération qui depuis sa chambre adolescente regarde les dégâts des adultes sans pouvoir agir.

« J'ai envie de dire, si je finis ma vie aujourd'hui, j'en profite au maximum, puis si le monde s'écroule devant mes yeux et bien je serai spectatrice de ce qui se passe. Aujourd'hui, j'ai pas l'impression que les choses vont bouger. On dit, réduisez les émissions carbone, il faut arrêter le réchauffement climatique! Est-ce que j'y crois? Non. Je pense que les poissons vont disparaître, que la biodiversité va se détruire, que les températures vont monter, que les pays vont être submergés, je ne vois pas... je peux toujours espérer... mais si on n'agit pas maintenant, tout de suite, radicalement, ça va pas le faire! Aujourd'hui l'argent règle tout. Tu as de l'argent, tu passes entre toutes les mailles du filet. On ne peut pas les stopper les riches avec leurs jets ! »

Autre coup de sabre, contre le sexisme cette fois. Elle nous raconte qu'un élève de sa classe a ricané dernièrement en évoquant le rugby féminin ; ça l'a choquée. Quand dans la cour, elle entend des propos misogynes, elle répond immédiatement par un « eh mec, non, ça ne se dit pas ! », en revanche elle sait aussi éviter ceux du lycée qui les distillent. Aucune envie d'éduquer les garçons, elle a autre chose à faire. Elle se sent féministe au quotidien sans pour autant s'engager plus que ça. Elle voudrait surtout qu'on arrête de classer les individus suivant leur sexe ou leurs pratiques. « Je suis contre la catégorisation de genre », affirme-t-elle.

« Les femmes doivent porter ci, les hommes ça. Moi je suis en mode, vous pouvez me considérer comme un homme ou comme une femme, je ne me considère comme ni l'un ni l'autre, je suis moi, pas un genre ni une étiquette de genre. J'ai pas envie de m'attacher à des archétypes ! » Emily affirme ses idées puis laisse comme souvent la place au doute, « ça peut peut-être paraître stupide ce que je raconte, non ? » C'est la force de l'adolescence de savoir capter les tendances, les vrais enjeux et priorités de société, sans forcément savoir les analyser. Son incertitude affichée est pourtant une très belle qualité, qui fait souvent défaut aux adultes contemporains, qui à force d'arrogance en oublient de s'écouter et d'imaginer ensemble de nouvelles façons de faire société.

« Aujourd'hui je vis dans une bulle. Mes parents sont là pour moi et me fournissent tout ce dont j'ai besoin. J'ai pas cette nécessité de m'engager, mais si ça me touchait directement, je pourrais manifester. »

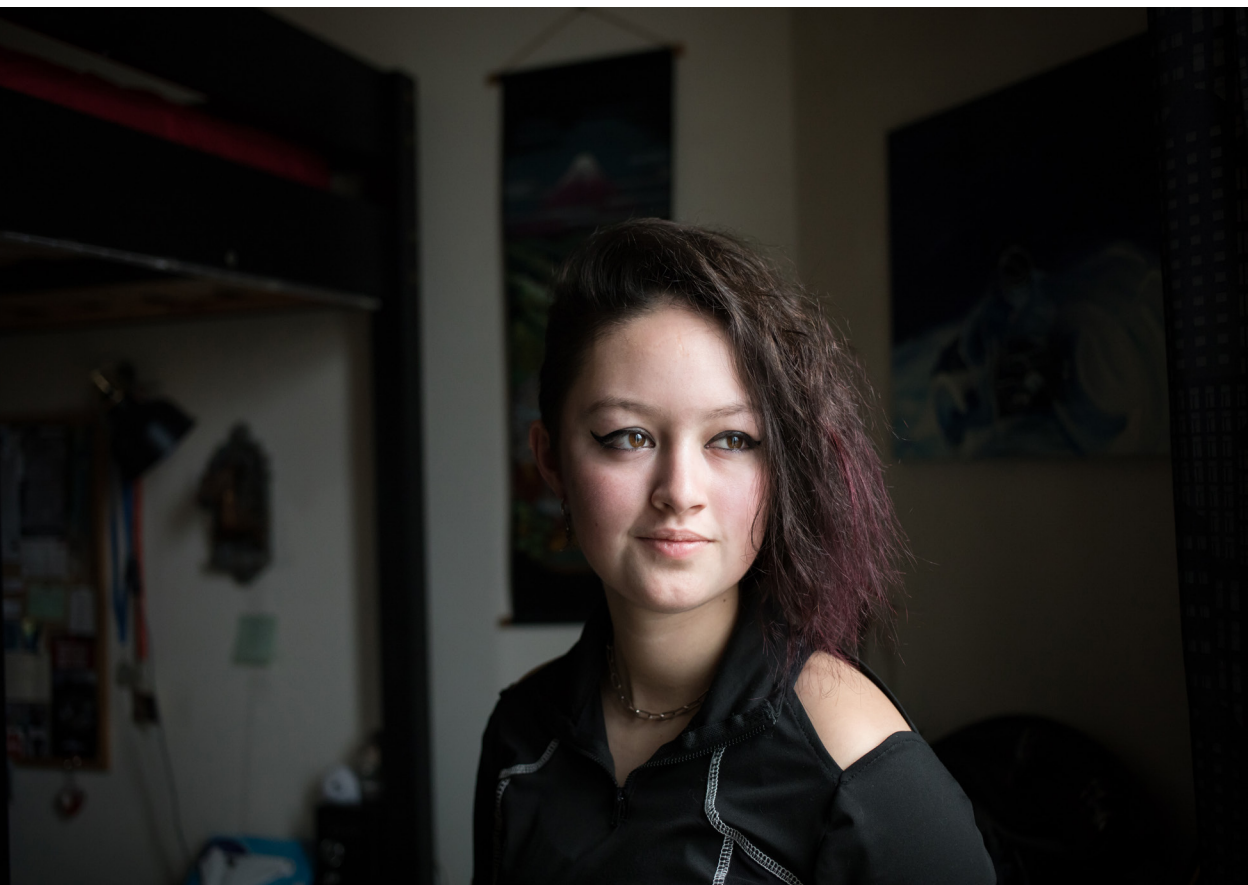
Elle n'est jamais allée manifester, mais elle se sent prête à le faire si on touchait en France aux droits acquis des femmes comme pour l'IVG. « C'est mon corps, c'est mon choix ! » nous lance-t-elle. Elle connaît la formule. Concernant son corps justement, je lui demande si elle est amie

avec son image. Comment se voit-elle dans ce miroir qui dissimule une boîte à bijoux, emplies de bagues, chaînes et colliers. « Je me regarde beaucoup dans mon miroir pour vérifier ma tenue, mon maquillage, ma tête, ma coiffure avant de sortir. Parfois, je me regarde et je me dis : oh, j'ai une sale gueule, c'est normal tout va bien ! » Une belle autodérision qui la fait rire. En réalité, elle est plutôt en paix avec son image, rassurée par sa mère qui la valorise. « J'ai beaucoup de chance, pense-t-elle, car je corresponds aux normes de la société. Aujourd'hui, on a peur de grossir. » Elle nous rappelle combien les jugements sur le corps des filles sont violents sur les réseaux sociaux.



« La grossophobie qu'il y a sur les réseaux ! C'est impressionnant ! C'est même terrifiant, je trouve ! Plus sur les femmes. Une femme grosse est plus mal regardée qu'un homme gros. La femme faut qu'elle soit mince, ait un beau visage, alors que pour les hommes, on dit : "oh, il vieillit bien !" »

Elle est tout à fait consciente que l'idéal féminin s'écrit du point de vue du regard des hommes, et elle trouve que la société n'avance pas vite dans l'inclusion des corps différents, que ce soit à la télé, dans les défilés ou chez les artistes. « D'un point de vue masculin, il faut être sexy, bien habillée, s'épiler... et eux, ils font quoi les hommes ? Que dalle ! Et ça coûte cher tout ça ! » Toutefois, elle refuse le radicalisme et dénonce



les combats internes entre féministes, qu'elle juge contreproductifs. Elle vit son féminisme à sa façon, en s'affranchissant des poils par exemple comme pas mal de filles de sa génération. « Moi je ne m'épile pas. Je suis comme je suis. Si ça dérange les gens, ils n'ont qu'à pas regarder. Ma mère me dit que c'est pas propre, pas conventionnel. Moi je passe au-dessus, c'est pas ce qui compte. Si on me fait une remarque, je vais dire "c'est quoi ton problème, tu veux te battre?" »

Voilà le retour de la guerrière! je lui fais remarquer. Elle me rétorque en sortant son humour au couteau, « ouais, enfin quand je dis ça, ils se moquent un peu. Je fais 1 mètre 54, je ne vais pas aller très loin! » Et si tu pouvais être un cyborg, je lui demande, quel pouvoir aimerais-tu posséder pour te défendre des injustices? « Avoir des griffes », me répond-elle. Elle a toujours été fascinée par les loups-garous.

— Tu serais une femme sauvage donc?

— Oui carrément, déclare-t-elle, les yeux brillants.

Si elle est très au fait des mouvements féministes contemporains, en revanche quand je lui fais remarquer que les choses ont vraiment avancé pour les femmes depuis le xx^e siècle et qu'il faut quand même s'en réjouir, elle avoue ne jamais y avoir pensé. Elle n'a jamais réalisé que sa mère, comme sa grand-mère, n'avait sans doute pas eu les mêmes droits ni les mêmes libertés qu'elle. J'espère que ce petit entretien ouvrira certaines discussions. C'est aussi la proposition du projet. Avec sa mère, ce sont surtout les expos et les voyages qu'elle partage, en atteste la porte de sa chambre où elle conserve les tickets d'entrées et souvenirs de Tokyo, Kyoto, Osaka, du mont Fuji au Japon, mais aussi d'Inde, du Rajasthan et de Londres. Elle se sait chanceuse, et de cela aussi elle profite à cent pour cent.

LES APPLIS D'EMILY : LIRE, ÉCRIRE, PENSER, S'INFORMER, CLASSER, PARTAGER, APPRENDRE, SE DIVERTIR...

« Mon temps d'écran est catastrophique. C'est trop, beaucoup trop ! Dès que je me réveille, je checke mon téléphone, ensuite j'écoute de la musique... En cours, je suis sur PC, le soir je travaille sur mon ordinateur... J'écris... Je regarde des séries. Tout est autour de l'écran. Le véritable seul moment de déconnexion, c'est soit quand je mange, soit quand je dors, soit quand je lis. J'essaie de lire avant de dormir. J'ai l'impression d'avoir perdu de la concentration de lecture... »

Si Emily laisse naturellement son téléphone en bas avant d'aller se coucher – parce que pour elle bien dormir est important –, il est en revanche difficile le reste du temps de ne pas se laisser happer par la foule de contenus proposés derrière les écrans. La grosse lectrice d'autrefois a de plus en plus de mal à couper pour se plonger dans un volume de cinq cents pages. Alors pour se motiver, elle se lance des défis lecture sur l'appli GoodReads qu'elle nous présente. « J'aime y répertorier tous les livres que j'ai lus, que je lis ou que je dois lire. J'aime trop cette application. On a le *feed* de ses amies. Emma par exemple, je vois ce qu'elle est en train de lire, ses commentaires. Moi je me suis mis un défi lecture de cinquante livres. Je triche un peu, je mets des BD ! »

Toute cette gestion me paraît prendre plus de temps que de lire un bouquin, mais bien sûr je me tais. Emily tient tout bien à jour, note les livres lus, mais ne commente jamais par peur du jugement. « J'ai pas envie qu'on me mette un avis négatif, avoue-t-elle. Je suis très affectée par les commentaires. » Elle se contente d'ajouter des étoiles. Quatre par exemple pour *Angela* (Pecqueur/Vatine), une BD western conseillée par son père. Pour bosser son anglais, elle lit des *webcomics*, bande dessinée en accès gratuit sur Internet et bien sûr, elle a une appli pour ça : Webtoon ! « T'apprends des mots au fur et à mesure dans n'importe quelle langue, nous explique-t-elle, c'est pas des cours magistraux, c'est ludique. »



art
du jour

Je vis le
moment
présent

espace
secret

Je
suis
grave

Aujourd'hui
je prends
mon temps



Elle a un compte Instagram où elle poste des stories de ses meilleures tenues ou des *repost* d'images d'artistes ou d'expos qu'elle a aimées. Elle se sert surtout de ce réseau social pour s'informer. Elle est abonnée à plusieurs comptes et chaînes d'infos comme *HugoDécrypte*, celle du jeune journaliste Hugo Travers qui vulgarise les infos du jour de façon plutôt sérieuse. Je la sais très occupée, voire débordée, mais prend-elle le temps d'aller fouiller un peu plus les brèves d'Instagram? « C'est contradictoire, en convient-elle, car je suis révoltée contre la société, mais est-ce que je vais vraiment chercher l'info? Pas vraiment... Peut-être que je me fais très influencer par ces infos délivrées... Mais je suis abonnée à différentes sources. » On commence à connaître Emily et elle n'est pas du genre à se contenter de brèves! Ainsi lit-elle aussi régulièrement les posts de *Brut* (un média qui décrypte l'actualité), du *Monde* et du féministe *Period*. En général, elle aime partager l'actualité avec les amis du lycée et c'est dans l'échange qu'elle forge ses points de vue. Loin d'être une *geek insociable*, Emily se sert des outils numériques pour organiser sa vie et se rapprocher de ses copains. Elle n'a pas de photos d'eux dans son téléphone, car elle préfère vivre les instants plutôt que de les photographier, mais ses amis lui sont chers et elle appréhende déjà de ne plus les voir après le lycée. Elle gamberge, s'angoisse vite, alors pour y remédier elle discute, écrit, lit, se confie. Et là encore les réseaux sont des routes qui la relient à ceux et celles qu'elle aime. « Mes amis m'ont aidée à devenir moi-même, nous explique-t-elle, ils m'ont fait découvrir plein de choses. On est sur la même longueur d'onde. On partage les mêmes passions. » Elle a un copain fan de cyberpunk, un trio de copines grandes lectrices et sur la plateforme Discord, avec eux elle peut se confier et même écrire un récit partagé.

« C'est toujours un peu drama ce qu'on écrit, à cause des séries qu'on voit. On crée des personnages, on les fait interagir... Ça motive à écrire! »

Le souci, c'est que l'écriture collective a ses limites et qu'il est difficile d'achever un récit, mais peu lui importe, l'essentiel pour Emily, c'est le moment présent. S'amuser et vivre à cent pour cent. Quand elle n'est pas dans sa chambre connectée, elle pratique ou va au théâtre, adore les festivals d'impro, traque les expos de peinture et les bons plans spectacles sur les réseaux toujours. « J'ai du mal à me dire que le week-end j'ai rien de prévu. J'adore faire des trucs. J'ai de la chance, j'habite à côté de Paris. Je suis abonnée à beaucoup de newsletters qui me donnent les bons plans gratuits. Je suis comme ça allée voir La Puce à l'oreille de Feydeau. Le 14 Juillet, c'est gratuit la Comédie-Française ! Il faut pas le dire sinon tout le monde va y aller. »

« Je suis souvent juste émerveillée. J'aime découvrir les artistes, me laisser porter par ce que je vois. Dès que je découvre un truc trop beau, je le partage avec mes amis. »

Et l'ennui alors dans cette chambre hyper connectée ? A-t-il encore sa place ? Pas vraiment, admet Emily qui déteste rester sur son lit à ne rien faire. « Ça m'arrive juste quand j'ai mes règles et que j'ai perdu goût à la vie ! Quand j'ai mes règles, c'est horrible ! » nous confie-t-elle très librement. Ça aussi est l'une des grandes victoires des filles de sa génération. On peut en parler. On peut même s'en plaindre. Pour elle, le syndrome prémenstruel la précipite dans des états émotionnels en montagnes russes. Alors elle a trouvé un remède sur écran : « Quand je suis triste, je regarde un film qui me rend encore plus triste. Je suis effondrée du coup. Je le vis à cent pour cent. C'est là que je lâche la pression. Je suis à fond de toute façon, même quand je regarde un film ! »

SEXE, MENSONGES & STREAMING À VOLONTÉ

Comme pas mal de jeunes, Emily préfère regarder les séries seule qu'avec ses parents. Elle se sent mal à l'aise devant les scènes *hot*, pas envie de partager ça avec son père. « Quand il y a des scènes de cul à la télé, nous raconte-t-elle, je suis en mode “ah, les rideaux sont magnifiques !” » Une gêne qui la fait rire, mais dont elle ne parle pas à son père. Elle a pu dire à ses parents très librement qu'*a priori* elle aimait autant les filles que les garçons. Elle peut évoquer avec ses amis la sexualité en général, les orientations sexuelles, remettre en question le modèle normatif hétérosexuel, mais en ce qui concerne ses propres expériences, désirs, ses envies, ses apprentissages comme ses malaises, c'est plus compliqué d'en parler même aux copines. J'ai déjà constaté ce tabou chez d'autres adolescents, comme si leurs propres interrogations étaient tuées et qu'ils se contentaient de théoriser dans une approche de la sexualité hors corps.

Emily en convient, consciente du décalage qui peut exister entre ce que les jeunes voient dans les séries et ce qu'ils vivent réellement, alors chacun préfère se taire. « On peut parler de sexualité, mais pas de relations sexuelles entre nous, nous dit-elle. De mon point de vue, il y a une forte pression, j'ai cette vision : waouh, t'as pas fait ta première fois alors que t'as 18 ans ! C'est un peu ridicule... mais dans les séries, ils ont 16 ans et ils sont en train de coucher avec tout le monde. Alors toi, t'as l'impression d'avoir raté ta vie, de te dire : qu'est-ce que j'attends ? Je pense que j'ai été influencée par les séries. »

Le sexe est partout et plutôt « *hot* » juge-t-elle, comme dans la série espagnole *Élite* qu'elle qualifie de « série quasi porno sur Netflix et pour les ados ». Emily aime réfléchir, cette conversation l'intéresse parce qu'elle veut comprendre et ne pas se faire avoir ni manipuler par les images, alors nous poursuivons et nous nous interrogeons ensemble sur l'impact des images pornographiques sur les gens de sa génération.



Elle nous avoue avoir été assez protégée au collège de la pornographie. « J'avais l'impression d'avoir un retard quand je suis arrivée en seconde, de ne pas connaître les mêmes choses que les autres et de devoir tout apprendre alors que mes amis connaissaient ça depuis le collège ! J'ai regardé... et ça m'a cassé toute ma vision. Quand tu regardes ces trucs, c'est nul ! C'est affreux. »

Elle en rit et poursuit :

« Vu qu'on a cet accès à la pornographie de plus en plus jeune, on se construit une imagerie virtuelle, qui n'a peut-être aucun rapport avec la réalité, cela peut biaiser notre approche. »

Il en va de même pour le sentiment amoureux, représenté dans les séries comme un nid à embrouilles, trahisons, harcèlement, jalousies ou au contraire comme le sanctuaire d'une relation exclusive et éternelle ; de quoi mettre la pression, en effet. On comprend que les jeunes n'aient plus envie de se laisser aimer ni d'aller vers l'autre. Emily, n'est pas pressée, elle a tant de choses à faire. Elle n'attend pas l'amour, mais elle espère le vivre avec une fille ou un garçon, le genre n'a pas d'importance pour elle, seule la qualité de la relation comptera. Je lui demande ce que signifie l'amour pour elle. Elle réfléchit, prend son temps et nous livre une bien jolie définition.

« Aimer, c'est trouver quelque chose qui nous rend heureux. L'amour, c'est construire son bonheur avec quelqu'un qui ne partage pas forcément toutes nos passions, mais qui nous permet d'être nous-mêmes. De mieux se connaître. Dans l'amour, il ne devrait pas y avoir de peur ou de tabou. Aimer, c'est pouvoir partager avec l'autre, expérimenter, faire de nouvelles découvertes, être à l'aise, passer de bons moments, voir plus loin si on veut une vie avec cette personne. Être comblée, ne pas avoir le besoin de chercher ailleurs. »



Nous la remercions pour sa franchise et sa sincérité. Ces sujets ne sont pas simples à aborder, mais Emily aime dialoguer et progresser dans ses réflexions. Pour le moment, ce qui compte pour elle, c'est organiser ses sorties de la semaine, du mois au maximum, mais surtout ne pas se projeter trop loin. L'avenir inquiète. Elle verra bien. Parcoursup vient d'ouvrir et elle a du mal à se motiver pour écrire ses lettres de motivation justement. Elle sait déjà ce qu'elle veut faire, elle vise une licence de médiation culturelle à la Sorbonne et sait parfaitement nous définir le métier et le relier à ses compétences. En tous cas, quoi qu'elle fasse, elle le fera avec passion, il ne peut en être autrement pour cette fille hypersensible qui ne veut rien loucher des beautés, des grandes émotions et des aventures de la vie. C'est pour cette raison qu'elle a accepté de faire partie du projet.

« J'aime bien les nouvelles expériences, je me suis dit, je peux le faire, c'est pas réservé aux personnes connues, ni à un profil spécial. Après, j'ai pensé que je n'avais rien d'intéressant à raconter. Au final, c'est faux. J'ai toujours l'impression que j'ai une vie genre banale, mais après avoir raconté tout ça, je me dis que forcément il y a des trucs qui parlent de moi. »

Nous quittons Emily joyeuse, excitée, impatiente de se préparer pour rejoindre ses amis à une fête costumée. C'est l'année des 18 ans et les soirées s'enchaînent avec les premières ivresses autorisées. Pourtant, quelques semaines après nos entretiens, elle me poste un mail pour compléter les informations, comme si elle avait oublié de me dire quelque chose d'important. Elle revient sur ce côté obscur, qu'elle cache visiblement derrière son éclatante bonne humeur, sans doute pour donner le change, rassurer son entourage et entrer comme elle le dit dans la matrice normative. Pas si facile d'évoquer sa vulnérabilité et les terrifiants vertiges du mental dans une société où il est de bon ton de filtrer le négatif sur les fils d'actualités.

Alors avec ton autorisation Emily, je terminerai ce portrait par un extrait du poème que tu m'as envoyé. Tu as raison d'avoir complété, car ce qu'il y a de plus touchant chez l'humain comme chez les héros que tu aimes ce sont les épreuves, les détours et les bosquets que la vie nous apprend à traverser. Merci, chère Emily pour ta finesse d'esprit. Je suis certaine que ton humour, ta curiosité intellectuelle comme la lumière qui jaillit de tes grands yeux noirs te seront pour cheminer de plus précieuses armes que les épées.

*Le vide
Appelle mon corps sans ailes ;
Le vent
Caresse les plaies du temps ;
L'orage
Transforme paix en carnage ;
La nuit
Hante le silence de mes cris.*

Extrait *D'espoir*, poème d'Emily. Janvier 2023

Merci à Emily et à toute sa famille,
pour le temps et la confiance qu'ils nous ont accordé.

La résidence Chambres adolescentes de l'autrice Jo Witek et de la photographe Juliette Mas a été financée par Les Cités éducatives et par les médiathèques d'Argenteuil.

Nous tenons à remercier le Réseau des médiathèques d'Argenteuil, M. Mothron, maire d'Argenteuil, Mme Juglard, élue à la culture, Carole Sellier, directrice des actions culturelles, le service jeunesse de la ville d'Argenteuil, les équipes pédagogiques des lycées de la ville d'Argenteuil, Valérie Trouvé et Guillemain Bafferon, ainsi que les animateurs de l'espace jeunesse du Val Sud, Arimelle Chaouch et Fayçal Necibi.

